

Revue des professeurs de religion catholique:

INFORMATIONS



Dire la mort

SOMMAIRE

Sommaire

Editorial

Trois points de vue sur la mort (Etienne Feron)

Histoire de la mort en Occident (Françoise Allard)

Que nous est-il permis d'espérer ? (Françoise Allard)

La mort du Christ (André Comte-Sponville)

La Crucifixion blanche (Pascale Capelle)

Les Sept dernières Paroles du Christ en croix (Commentaires de Michel Serres)

Les Sept dernières Paroles du Christ en croix (Françoise Allard)

Quelques livres pour vos vacances

EDITORIAL

La vie, la mort, la résurrection. Comme nous l'écrivions dans notre éditorial de Pâques, voilà décrite, pour ceux qui mettent leur foi en Jésus de Nazareth, la grande aventure de l'existence humaine, la grande aventure de l'incarnation.

Si, de la « triade », nous avons commencé par évoquer le grand mystère de la Résurrection, il nous faut envisager maintenant la question de la mort car « dès qu'un humain vient à la vie, il est déjà assez vieux pour mourir. »¹

Même si nous ne savons rien de la mort, il nous arrive de l'évoquer dans nos conversations et nous parlons à la fois de notre mort, de la mort de ceux qui nous sont proches voire même de la mort de ceux que nous ne connaissons pas, considérant ainsi différents points de vue à son sujet ; la mort n'a pas toujours été vécue de la même manière selon les époques et notre époque a tendance à l'occulter. Mais est-ce bon pour l'humain d'oublier qu'il est mortel, que sa vie est décisive et que même « si la vie est éphémère, le fait d'avoir vécu une vie éphémère est un fait éternel » (Vladimir Jankélévitch). Deux de nos contributions abordent ces sujets.

D'autres articles se centrent sur les croyances en l'au-delà dans diverses traditions religieuses notamment dans les traditions hindo-bouddhiques pour montrer, notamment, des différences entre ces traditions et la foi chrétienne.

Comment, dans un cours de religion, ne pas évoquer la mort du Christ, mort injuste s'il en est. André Comte-Sponville, comme philosophe, et Marc Chagall en tant que peintre, évoquent, chacun à leur manière, la mort du Christ.

Nous avons aussi voulu partager avec vous les « Sept Paroles du Christ sur la croix ». Tirées des Evangiles, ces paroles ont donné lieu à des œuvres musicales de grande beauté et à des commentaires sublimes.

Et pour terminer ce numéro, nous vous suggérons quelques lectures, tantôt plus légères, tantôt plus sérieuses. A chacun de puiser selon ses envies du moment !

Nous espérons que nos contributions vous aiderons dans la préparation de vos séquences de cours et nous vous souhaitons de bonnes vacances, reposantes et enrichissantes.

A l'année scolaire prochaine.

Pour l'équipe.
Françoise Allard

¹ Heidegger

TROIS POINTS DE VUE SUR LA MORT

Tous, nous savons que nous allons mourir un jour et nous rencontrons la mort sur le chemin de notre vie, la mort d'un autre cher, la mort d'autres inconnus. De cette façon, on peut distinguer trois attitudes, trois points de vue sur la mort.

La mort à la troisième personne.

- ✓ C'est la mort en général, envisagée de façon extérieure et anonyme, banale et impersonnelle ;
- ✓ la mort considérée comme un phénomène que l'on peut décrire scientifiquement ou objectivement (médecine, sociologie, statistiques, démographie...). La mort, dans ce sens, peut être un objet d'étude, un problème extérieur sur lequel dissenter.
- ✓ Mais la mort à la troisième personne, la mort du « Il » ou des « Ils », c'est aussi la mort des autres, mort qui nous semble lointaine et indifférente ; la mort de « n'importe qui », la mort « sans visage » relatée par la nécrologie ou les faits divers.

La mort à la première personne.

- ✓ A l'opposé du premier point de vue, la mort de « Je » reste un mystère qui me concerne intimement, qui me touche au plus profond de mon être. C'est de moi qu'il s'agit.
- ✓ Elle est souvent source d'angoisse car chacun affronte seul cette mort personnelle : personne ne peut mourir à ma place ; chacun doit mourir personnellement (solitude existentielle chez Jaspers, être-pour-la-mort chez Heidegger), chacun « accomplit seul le pas solitaire que personne ne peut faire à notre place ».
- ✓ C'est de *ma* mort, la mort de moi dont il est question ici. Mon expérience de la mort est une expérience intransitive, dont je ne peux à proprement parler.

Entre l'anonymat de la troisième personne et la subjectivité angoissante de la première personne, il y a **la mort à la deuxième personne**.

- ✓ C'est la mort d'autrui, du proche, de l'ami, du parent...
- ✓ C'est bien sûr la mort d'un autre que moi, mais cette mort me touche au plus près, comme si c'était en même temps un peu ma propre mort. Cette proximité n'est pas coïncidence : « la mort d'un être cher est presque comme la nôtre, nous vivons la mort du proche comme notre propre mort ».
- ✓ C'est une expérience de l'irrévocable, de l'irremplaçable. L'être cher n'est pas « n'importe qui ».
- ✓ Cette expérience est celle d'une déchirure, d'une perte définitive et c'est pourquoi elle se prolonge en *deuil*.

Il convient d'ajouter deux remarques à cette réflexion :

1. A chaque personne correspond une dimension privilégiée du temps :

Le **passé** dans le cas de la « troisième personne », puisque la mort du « il » ne peut qu'être constatée après coup, toujours *a posteriori*.

L'**avenir** dans le cas de la « première personne » étant donné que ma propre mort est toujours devant moi, à venir. Mon « Je » ne peut conjuguer mourir qu'au futur.

Le **présent** dans le cas de la mort à la « deuxième personne » car c'est là que nous touchons au plus près le mystère de la mort, que nous l'effleurons.

2. Comme la naissance, la mort est une certitude absolue. Entre ces deux événements se déroule tout ce qui fait le « Je » de l'homme. Mais comme le « Je » n'existe qu'en rapport avec le « Tu », la mort est paradoxalement un événement *interpersonnel*.

Etienne FERON, d'après V. JANKELEVITCH, *La mort*, Paris, Flammarion, 1977.

Que faire avec les élèves ?

1. Ce document peut servir comme grille d'analyse de témoignages, de chansons, de film, etc. avec des questions telles que : quel(s) point(s) de vue sur la mort l'auteur envisage-t-il ? A quel point de vue se place-t-il ? Et vous, de quel point de vue vous sentez-vous le plus proche ?
2. Vous pouvez aussi, dans le cadre de la compétence « Pratique le questionnement philosophique » en entrant dans la pensée d'un auteur, expliquer la pensée de Vladimir Jankélévitch (philosophe français, 1903- 1985) sur la mort.

Etienne Feron

HISTOIRE DE LA MORT EN OCCIDENT

Dans ses *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Philippe Ariès distingue quatre époques auxquelles correspondent autant d'attitudes différentes face à la mort.²

1. Au Moyen Age : la mort apprivoisée

L'attitude fondamentale (qui perdure encore au-delà du Moyen Age) témoigne de la capacité pour l'être humain d'admettre la mort et de se familiariser avec elle au lieu de la fuir. La mort a toujours été quelque chose de redoutable mais l'homme du Moyen Age vit dans une certaine familiarité avec elle et il accepte que, quand il va mourir, il va mourir, dans une sorte de résignation à l'ordre naturel et au destin collectif : nous mourons tous.

Deux idées prédominent au Moyen Age :

- toute la vie fonctionne par cycles (le cycle des saisons, des années, des générations) et chaque humain, élément d'un groupe, est profondément socialisé. Normal dans ce contexte de faire la place aux jeunes.
- dans le milieu chrétien, la vie était conçue comme un don de Dieu : « Dieu a donné, Dieu a repris ». Aujourd'hui, on réclame d'abord le « droit à la vie ».

2. Pré-Renaissance et Renaissance : la mort de MOI

A partir du 12^{ème} siècle, le contexte de pré-Renaissance et de Renaissance remet à l'honneur le culte de l'homme. L'humanisme va progressivement se développer et l'individu acquiert petit à petit une valeur irremplaçable pour arriver au « Je » de l'anthropocentrisme. En mourant, on ne dit plus qu'on laisse la place aux autres mais qu'on laisse vide une place unique. La foi en la résurrection se double de l'idée d'un jugement dernier individuel après la mort si bien qu'au moment de mourir, chaque homme redécouvre le secret de son individualité.

3. Au 19^{ème} siècle : la mort de TOI

Progressivement à partir du 16^{ème} siècle, la mort naturelle devient une rupture de l'ordre naturel et accepter la mort, particulièrement la mort de l'autre, est donc difficile. Au 19^{ème} siècle, le caractère dramatique pour MOI devient dramatique pour TOI. Dans cette optique romantique, la mort devient tragique pour celui qui reste. Elle s'accompagne d'un débordement d'affectivité, de sentimentalité voire de sensiblerie. La littérature exprime avec force cette sensibilité. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé », disait Lamartine. Mais ce caractère dramatique n'empêche pas une certaine familiarité : la mort n'est pas niée.

4. Aujourd'hui : la mort interdite

Au début du 20^{ème} siècle apparaît le déni de la mort. Notre époque a fondamentalement peur de la mort et, de ce fait, pratique son déni. Il s'agit d'un mécanisme de défense psychologique par lequel nous nions une réalité trop traumatisante. Nous vivons comme si nous ne devions pas mourir, nous vivons comme si nous étions éternels. Ce déni prend deux formes : l'affirmation de la vie et le refus du deuil.

4.1. L'idéologie de la vie

Culturellement, les hommes ont toujours craint la mort. Mais nos sociétés sur-industrialisées sont les premières, dans l'histoire de l'Occident, à se fonder sur le déni de la mort. La négation de la mort joue un rôle important car elle devient la condition de possibilité d'une organisation socio-économique.

Cette idéologie fétichise la vie sous ses aspects matériels et extérieurs. La « réussite » comprend la santé physique, la beauté, la jeunesse et la richesse. Il suffit de feuilleter les magazines féminins, par exemple, pour s'en rendre compte. L'idéologie de la vie est omniprésente. Elle constitue la substance des messages publicitaires qui envahissent le moindre recoin de notre existence. Les agences de publicité vendent non des yaourts mais de la santé, non des vêtements mais de la séduction, non des crèmes pour la peau mais de la jeunesse ! Réduite à ses dimensions économiques, la vie elle-même devient une marchandise. Tout est à vendre, y compris l'homme lui-même (ne parle-t-on pas de ressources humaines ?), son travail, ses loisirs, ses organes. Entre la matière et nous, entre nous et les autres, se dressent d'immenses barrières de marchandises. Le langage des publicitaires l'exprime clairement en parlant du *concept* du produit, qui prend le pas sur la réalité ; à la limite le réel n'existe pas. D'ailleurs nous n'achetons pas les produits eux-mêmes mais des images savamment élaborées, qui les présentent comme répondant à nos attentes profondes.

Cette idéologie réductrice est totalitaire, englobante. La force principale de la mythologie de la vie provient de notre complicité inconsciente. Nous voulons croire que la course au profit, au standing, au confort concerne seulement des dimensions extérieures et superficielles de notre existence. Nous nous retrouvons écrasés sous le poids de structures matérielles ou matérialistes très contraignantes qui laissent supposer que l'on ne serait alors intéressant que durant un

² Ed. du Seuil, collection « Points », 1975.

certain laps de temps. On a ainsi tendance à « trier » la société : c'est le mythe de la jeunesse, de la rentabilité ; il faut « rester en forme », performant et, quand les circonstances de la vie mènent à la vulnérabilité, quand l'être humain n'est plus conforme au modèle, la société le rejette.

4.2. Le déni par le refus du deuil

Le deuil constitue une aventure personnelle, mais il revêt aussi une portée sociale pour plusieurs raisons.

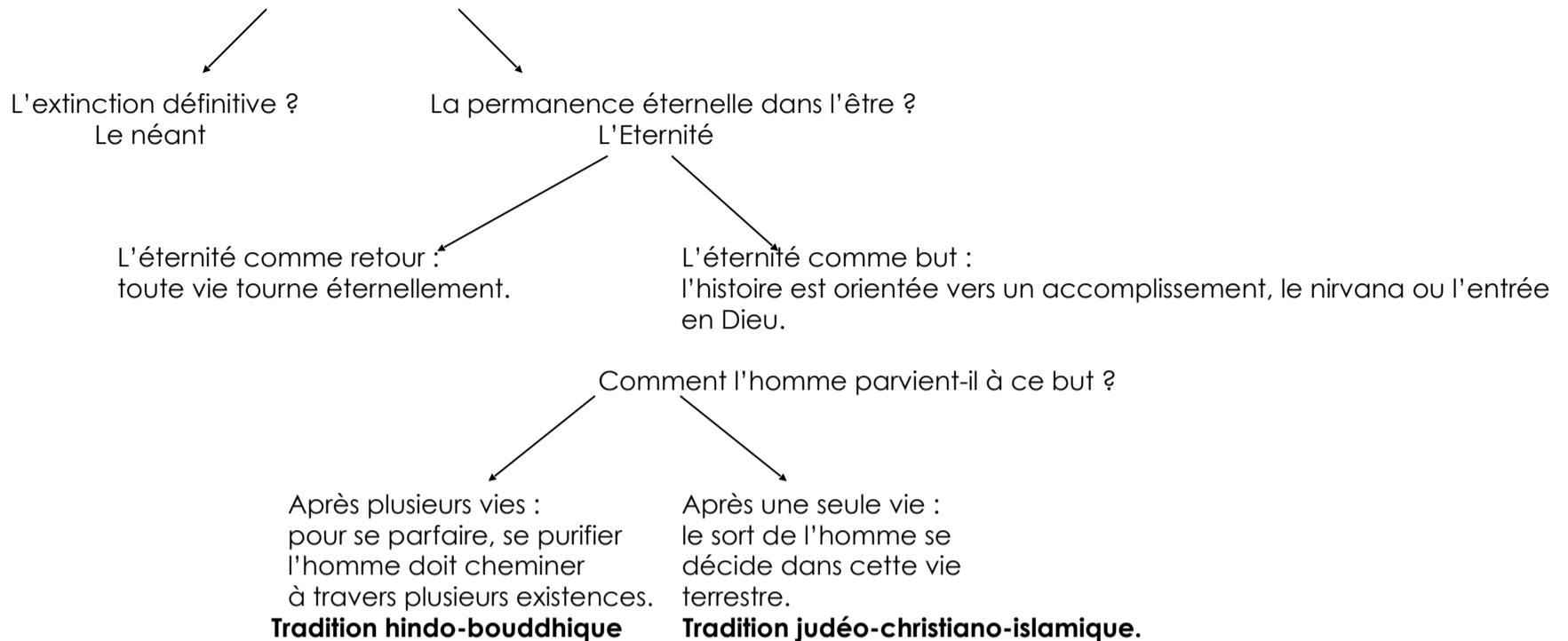
- Première raison, quand un humain meurt, la société perd l'un de ses membres.
- Deuxième raison, la famille du disparu prise dans son chagrin devient indisponible socialement pour un temps plus ou moins long. Elle est en deuil, elle doit « faire son deuil ».
- Troisième raison, pour aider ceux qui restent à faire leur deuil, la société produit une symbolique collective du deuil. Funérailles, port d'une couleur funèbre, monuments funéraires, cimetières, autant de moyens extérieurs et « socialisés » d'alléger ou d'épauler le travail intérieur du deuil. Il semble extrêmement dangereux de mépriser ces rites et ces conduites symboliques sous prétexte de leur extériorité. Or nos sociétés occidentales tolèrent mal les signes extérieurs du deuil dans notre vie courante.

Tous les observateurs s'entendent à reconnaître une désaffectation massive des rites funéraires. En effet, la mort est devenue (comme la sexualité au 19^{ème} siècle) le tabou contemporain par excellence, celle qu'on ne voit pas, dont on ne parle pas, alors qu'elle reste omniprésente (maladies de la civilisation, misères extrêmes dans le Tiers-Monde, guerres, accidents, catastrophes...). Le mourant lui-même est souvent perçu comme choquant, presque comme obscène. C'est pourquoi il est de plus en plus mis « hors-scène » et dépossédé de sa mort : transfert à l'hôpital, discrétion des funérailles, multiplication des crémations, suppression des marques de deuil, transport du corps dans un funérarium anonyme, loin de la maison familiale. On a inventé de nombreux procédés pour qu'un défunt ressemble le moins possible à un mort, comme l'embaumement ou la cryogénéisation. La mort est interdite !

Françoise Allard

QUE NOUS EST-IL PERMIS D'ESPÉRER ?

Qu'est-ce qui nous attend après cette vie ?³



Résurrection-Réincarnation

Ces deux mots prêtent souvent à confusion.

Tous les deux commencent par le préfixe « re » qui indique un mouvement en arrière, un retour, un recommencement.

Un des deux a pour racine le verbe latin *surgere* (sortir de terre, ériger, surgir), l'autre vient du mot *caro-carnis* (chair).

Le premier est lié à la tradition judéo-chrétienne, le second à la tradition hindo-bouddhique.

Mais tous les deux partent de la conviction qu'à la mort, l'homme n'est pas destiné au néant.

L'idée de **résurrection** est assez tardive dans le monde biblique. Elle apparaît au II^es. avant Jésus-Christ. A cette époque les juifs sont victimes de violence, de persécutions, de tortures et ils ne peuvent accepter l'idée que Dieu va les abandonner.

Cette conviction va se préciser au fil du temps et quelques années après la mort de Jésus, Paul, dans son Epître aux Corinthiens (I Co, 15, 3-11) déclare: « Christ est mort pour nos péchés...il est ressuscité » et la déclaration de foi des premiers chrétiens (le kérygme) dit « Dieu l'a fait et Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié. »(Ac. 2, 22-36).

Les premières communautés chrétiennes (et la tradition chrétienne après elles) font appel à **trois types de langage** qui se complètent mutuellement pour parler de la résurrection de Jésus :

le langage du réveil (éveiller, réveiller) ;

le langage de l'exaltation (humilié-glorifié, monter, élever) ;

le langage de la vie (il est vivant).

Il n'est jamais question de re-vivre mais d'une vie autre, glorifiée, exaltée.

L'idée de **réincarnation** est bien différente puisqu'elle exprime l'incarnation, à nouveau, dans un autre corps, l'incarnation de 'l'âme', de l'esprit qui avait été uni à un autre corps. C'est d'une autre entité qu'il s'agit ici.

Prolongeons notre réflexion car les deux croyances véhiculent des conceptions religieuses et philosophiques bien différentes du point de vue de leur conception de l'homme, de Dieu et du monde.

³ D'après H. Küng, *Vie éternelle ?* Seuil, 1985, page 100-102.

N.B. Cet article s'inspire de l'essai de Hans Küng.

Autour de la croyance en la résurrection :

Le monde.

- La conception de la vie et du monde est positive, la création est bonne puisqu'elle vient de Dieu.
- Le salut de l'homme s'opère dans ce monde.
- Elle prône dans la vie une voie active par la justice et l'amour.
- Une seule vie suffit dans laquelle tout se décide.
- L'état final de l'homme et du monde est considéré comme être et plénitude : l'homme meurt pour entrer en Dieu, dans l'éternité, le Royaume de Dieu.

L'homme.

- L'homme est une personne formant un tout indissociable : c'est la personne tout entière qui meurt, c'est la personne tout entière qui est appelée à participer à la résurrection du Christ.
- On peut parler d'une transformation radicale de l'homme dans et avec sa corporéité, c'est-à-dire sa réalité personnelle, son moi avec toute son histoire, l'histoire d'une vie et toutes les relations tissées au cours de cette histoire qui arrivent à leur achèvement.

Dieu.

- Foi en un Dieu créateur qui « donne » la vie et qui appelle l'homme de la mort à la vie car il aime tellement l'humain qu'il le fait vivre.
- Dieu Amour, pardon, miséricorde.
- Le fondement de la résurrection de l'homme, c'est Jésus qui a été ressuscité par Dieu.
- La foi en la résurrection du Christ, promesse d'espérance pour les hommes, leur demande de la « montrer » dans leur vie, en passant, dans leur vie, de la mort à la vie.

Autour de la croyance en la réincarnation :

Le monde.

- La conception de la vie et du monde est négative : l'homme est tenté de croire à la réalité du monde alors qu'il n'est qu'illusion, apparence (*maya*) ou leurre.
- Le salut de l'homme s'opère hors du monde.
- Plusieurs vies sont nécessaires pour se purifier de plus en plus et parvenir à la perfection (nirvana).
- L'état final de l'homme et du monde est considéré comme non-être et vide.
- Elle prône la voie mystique de l'effacement et de l'illumination.

« Dieu ».

- Il est très difficile de parler de Dieu dans l'hindouisme et le bouddhisme ; il n'est certainement pas question de la considérer comme un Père aimant avec lequel l'homme entretient des relations.

L'homme.

- L'homme est composé d'une enveloppe charnelle et d'un esprit, parcelle de la divinité (dans l'hindouisme), enfermé dans cette gangue.
- Conception dualiste de l'être humain qui dévalorise la corporéité puisque, seule l'âme se réincarne.
- Déterminé par ses actes, des actes bons entraînant de bonnes réincarnations, des actes mauvais entraînant de mauvaises réincarnations, l'homme vit pour se purifier en traversant plusieurs existences.
- La réincarnation est liée à l'inégalité sociale (en Inde : le système des castes).

Mise en œuvre :

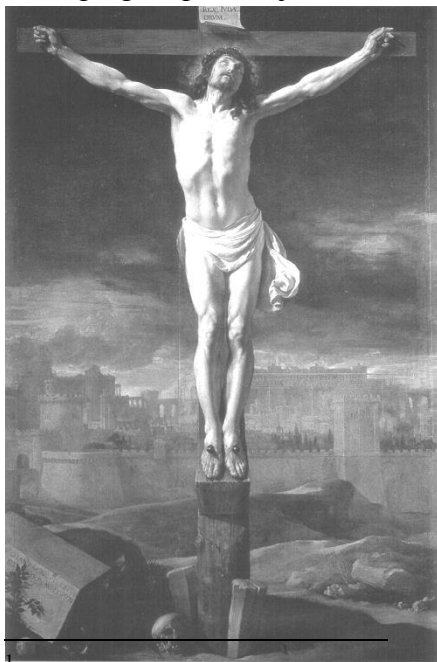
Avec les élèves, proposer un brainstorming et placer leurs croyances dans le schéma ci-dessus. Montrer que les deux croyances véhiculent des conceptions religieuses et philosophiques bien différentes du point de vue de leur conception de l'homme, de Dieu et du monde.

La mort du Christ

Quand on évoque les Nouveau Testament, « bien sûr, on pense d'abord à des épisodes moins tragiques : l'enfant nu, entre le bœuf et l'âne, l'expulsion des marchands du temple, le refus de condamner la femme adultère, la rencontre avec la Samaritaine, la parabole de l'enfant prodigue, celle du jeune homme riche, celle du bon samaritain... C'est le Jésus le plus facile, le plus sympathique, le plus cool, comme un boy-scout intelligent, comme un Bouddha d'Occident, comme un messie laïque et humaniste... Mais enfin il est mort sur une croix, et c'est l'image la plus forte, celle en tout cas que retiendront vingt siècles de christianisme. [...] Ce n'est pas la douleur qui est bonne, pour Jésus, mais la joie, mais l'amour, mais la douceur. Simplement, il ne faut pas se raconter d'histoires : la force est plus forte que la douceur, le pouvoir plus puissant que la joie, la haine plus violente que l'amour, et c'est ce que signifie le Calvaire. Célébrer la torture ? Il n'en est pas question. Mais l'innocent condamné, supplicié, outragé. Mais le juste trahi, haï, martyrisé. Mais la victime exposée, bafouée, humiliée. On préférerait l'amour triomphant, la justice sans tache, la joie éternelle ? Sans doute. Mais cela n'est pas, en tout cas ici-bas, et c'est ce que nous rappelle la crucifixion. C'est ce qu'il y a de tragique dans cette image, et qui l'est encore plus pour ceux, comme moi, qui ne croient pas en Dieu. Car enfin, si Jésus est Dieu, la croix n'est qu'un mauvais moment à passer, avant le triomphe ultime, définitif, éternel. Mais si Jésus n'est qu'un homme ? Si rien n'est définitif que la mort ? Si rien n'est éternel que le devenir ? Alors la crucifixion dit quelque chose d'essentiel sur la condition humaine, qui est la défaite ultime et la grandeur pourtant inentamée de l'amour, même vaincu, même crucifié, même mourant. [...] Jésus est le plus faible de tous les dieux ; c'est pourquoi c'est le seul vrai : parce qu'aucune puissance n'est Dieu, mais l'amour seul. C'est ce que symbolise la Croix : que l'amour, même vaincu, vaut mieux qu'une victoire qui serait sans amour. »¹

« Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Dans ce tableau de Philippe de Champaigne², qu'on peut voir au Louvre, Jésus est encore vivant. [...] Il lève les yeux au ciel. Pour implorer Dieu ? Sans doute, dans l'esprit de Champaigne, peintre janséniste. On pense à l'Évangile de Luc « *Père, en tes mains je remets mon esprit.* »



Mais les Évangiles de Matthieu et Marc citent un autre propos du mourant, plus sombre, qui est à la fois une citation d'un psaume (en l'occurrence le vingt-deuxième) et l'aveu d'une détresse : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » C'est pour moi le passage le plus bouleversant de tout le Nouveau Testament, celui où Jésus est notre frère vraiment : parce qu'il partage notre souffrance, notre misère, notre déréliction, notre angoisse, peut-être notre désespoir. Qu'il soit ressuscité le troisième jour, c'est ce que croient les chrétiens, par quoi Pâques, non le vendredi Saint, est la vraie fête religieuse. C'est comme un happy-end métaphysique, et tant mieux pour ceux que cela aide. Le Christ mourant m'apporte davantage. C'est l'esprit du vendredi Saint plutôt que de Pâques, du Calvaire plutôt que du Jugement dernier, de la Croix plutôt que de la

¹ A. COMTE-SPONVILLE, *La grandeur de l'amour*, in Philosophie magazine, Hors-série, novembre, décembre 2009, p.63

² Philippe de Champaigne *Christ en croix*, 1650 - Musée du Louvre.

Résurrection. Que l'amour à la fin soit vaincu, ce n'est pas une raison pour cesser d'aimer. Que toute vie meure, ce n'est pas une raison pour cesser de vivre. Contradiction ? Au contraire. Ce n'est pas la victoire que nous aimons, mais l'amour. Pas la mort que nous craignons mais la peur, la lâcheté, le reniement. Pas Dieu que nous révérons mais le Fils de l'homme, le maître « *doux et humble de cœur* », mais l'innocent sans haine et le juste sans gloire. C'est notre façon, à nous les athées, de rester fidèles à « *l'esprit du Christ* » comme disait Spinoza, qui n'est pas de puissance ou de victoire mais « *de justice et de charité.*¹ »

A.COMTE-SPONVILLE

¹ Idem 10

LA CRUCIFIXION BLANCHE.

1. Qui est Marc Chagall¹ ?

Marc Chagall est né le 7 juillet 1887 en Biélorussie. Il est un des peintres les plus célèbres du vingtième siècle. Au printemps 1931, Marc Chagall visite la Terre sainte dans le but de s'inspirer pour son nouveau projet : des illustrations de la Bible. Ce voyage renforce sa foi en Dieu. Les années 1933 marquent une dépression en Europe accompagnée d'une grande crise économique et d'un orage politique, particulièrement en Allemagne. Le gouvernement allemand, contrôlé par Hitler, reproche les problèmes économiques aux Juifs et les persécutions des Juifs commencent. Au début, le nazisme se répand surtout dans la société allemande, mais les notions antisémitiques s'étendent parmi les Français aussi. Quelques attaques contre les Juifs ont lieu.

En 1935, Chagall va en Pologne et se heurte avec l'horrible réalité: la haine contre les Juifs, les démolitions, les incendies des synagogues. Cette violence rejailit fortement sur la peinture de Chagall qui perd de son optimiste et de sa légèreté. Pendant l'occupation allemande, il peignait en France mais, d'origine juive et russe, il part en 1941 aux États-Unis. Il revient en France en 1948 et s'établit à Saint-Paul de Vence où il finira sa vie en 1985

En 1938, Marc Chagall peint l'une de ses toiles les plus célèbres : la crucifixion blanche. Dans ce tableau, le peintre anticipe sur les atrocités des mois à venir, mais aussi les souffrances d'un peuple que les vexations, les humiliations et les déchirements intérieurs ont bouleversé au plus haut point. Dans sa toile, il « s'amuse » des contradictions du temps. Il mélange aussi bien les partisans bolcheviks, les soldats allemands, le juif errant...

2. Découvrons ensemble cette œuvre majeure de Chagall.

Pour découvrir la « crucifixion blanche »,

Dans un premier temps, montrer la peinture et demander à chacun des élèves de répondre à ces trois questions :

Qu'est-ce que je vois ?

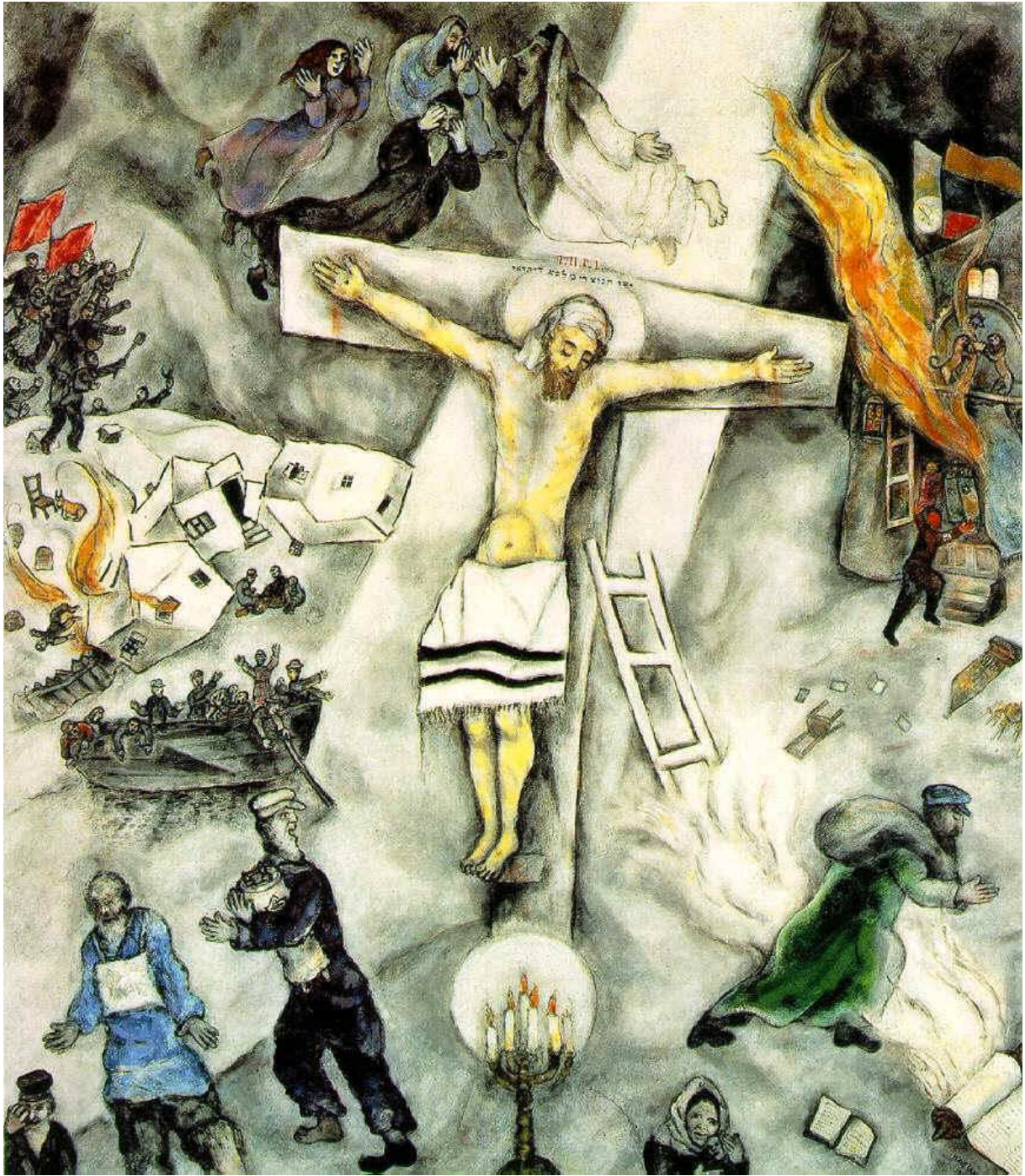
Qu'est-ce que je ressens ?

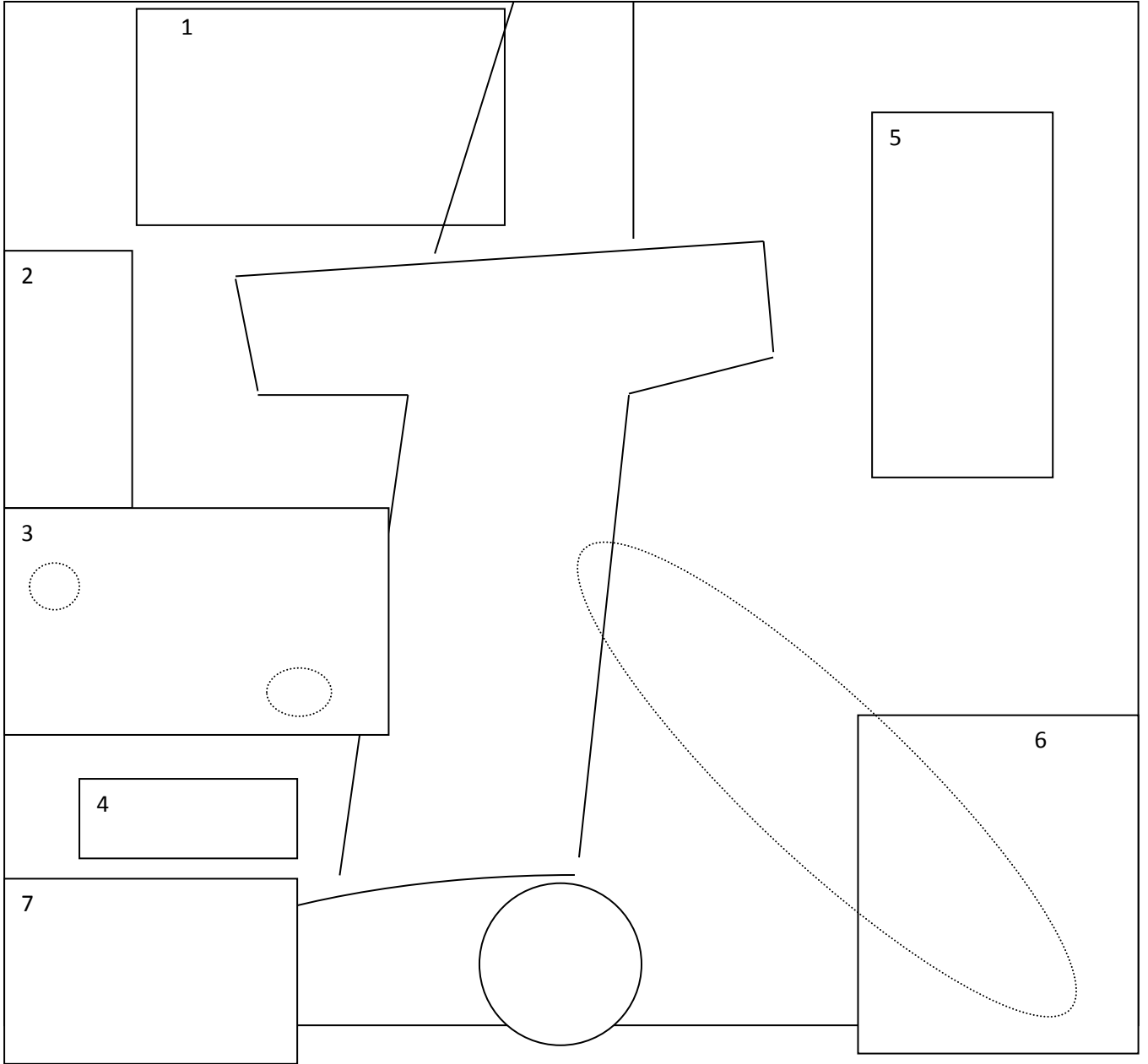
Qu'est-ce que je comprends ?

Dans un second temps, montrer le schéma de la peinture divisée en différents espaces.

Ensuite, partageons nos impressions.

¹ <http://www.french.pomona.edu/MSAIGAL/CLASSES/FR102/SPRING02> (Martina Miteva)





Analyse de la peinture

Des questions pour nous guider :

- 1) Qu'est-ce que je vois ? Verticalité ou horizontalité ? Couleurs ? Ouverture ou fermeture ? Scènes ? Personnages ? ...
- 2) Qu'est-ce que je ressens ? Quelles émotions ?
- 3) Qu'est-ce que je comprends ?
- 4) L'œuvre est-elle composée de façon :
 - Symétrique ou asymétrique ?
 - Ouverte ou fermée ?
 - Statique ou dynamique ?
 - Verticale ou horizontale ?

Le tableau est organisé en plusieurs scènes de souffrance et de terreur autour de la croix avec Jésus crucifié.

- 5) Que représente chacune des parties de la toile ?

Scène 1 : Quatre patriarches se lamentent sur le pogrom du village : ils pleurent et prient, car ils sont étonnés par la détérioration de l'humanité. La dévastation n'est pas seulement physique ; elle attaque le moral du genre humain.

Scène 2 : Les nazis avec leurs drapeaux rouges attaquent un village qui brûle avec des maisons renversées. Le drapeau rouge est un symbole de la haine et de la folie de la guerre.

Scène 3 : Les soldats donnent l'assaut, mais ils ne peuvent détruire les Juifs : les maisons sont renversées, mais restent intactes. Il y a quelques fenêtres cassées. Un chien assis devant une chaise vide attend son maître ; une famille de trois personnes reste devant sa maison renversée. Cette représentation qui est physiquement impossible symbolise la solidité de la famille juive. Dans les périodes difficiles, les juifs ne se séparent pas, ils s'unissent et résistent ensemble contre la souffrance.

Scène 4 : La scène avec le bateau est pénible. Les soldats allemands rient pendant que les femmes et les enfants crient, pleurent, lèvent les bras comme s'ils appelaient au secours. Les couleurs sont mates et sombres ce qui crée l'idée de tristesse et de pessimisme.

Scène 5 : La synagogue brûle. L'incendie de la synagogue représente l'attentat le plus brutal contre la dignité des Juifs. Tout est en désordre. L'étoile de David et les deux lions avec une couronne, symbole traditionnel de la puissance, la noblesse, et l'unité juive sont en flammes. Un soldat vole la Torah.

Scène 6 : Un homme en vert, symbole du juif errant s'élance vers une Torah qui brûle, il essaie de la sauver. Les flammes du rouleau atteignent l'échelle posée sur la croix du Christ. L'échelle symbolise le chemin sur lequel les gens doivent marcher pour atteindre le ciel de Dieu. Comme les gens ne peuvent pas reconstruire l'échelle, ils sont voués à la souffrance sur la vie terrestre. Le chagrin de cette ruine est souligné par l'image de la femme juive sombre qui porte un bébé dans ses bras. Sa tête est couverte comme l'exige la religion orthodoxe.

Scène 7 : La dernière scène décrit trois personnages : un homme qui serre la Torah enroulée contre sa poitrine, un homme qui baisse les bras en signe d'impuissance avec sur la poitrine une pancarte sur laquelle Chagall a écrit : «Je suis juif», et le troisième pleure. L'image des trois hommes qui ne savent pas quoi faire pour sauver leur village, leurs familles et leur dignité montre l'absurdité, la confusion et l'horreur de l'époque.

6) Où se trouve la croix du Christ ?

La croix avec le Christ se trouve au centre de la toile. Tout se concentre vers lui. Sa croix porte l'inscription « INRI » et Jésus porte autour de la taille le châle de prière juif. Un courant de lumière blanche tombe du ciel. A ses pieds, le chandelier à cinq branches (Hanouka).

7) Quelle est la couleur qui domine cette partie du tableau ? Et le reste du tableau ?

La couleur blanche comme arrière-fond lui donne pureté et innocence : le fond du tableau qui dépeint le destin des Juifs est blanc parce que cette couleur symbolise la pureté morale et l'innocence. Autour de ce blanc, les couleurs sont fades et sombres. Le dessin semble dilué, comme s'il était enfoncé dans l'eau. L'image de liquidité évoque l'idée que les notions du bien et du mal sont diluées dans la folie de la guerre.

8) Où se porte le regard du Christ ?

Les yeux de Jésus sont baissés comme s'il ne pouvait pas supporter la vision du monde en folie.

Cette peinture représente Jésus en croix, l'homme-Jésus mort et martyrisé par les hommes. Les chrétiens croient que Dieu s'est incarné en Jésus Christ, que Jésus est mort et qu'il est ressuscité. Pourquoi, pour qui l'incarnation, pourquoi, pour qui la mort et la résurrection de Jésus ? Dès les premiers Credo, la réponse est parfaitement claire : "Pour nous les hommes et pour notre salut". Dieu n'est donc pas indifférent à la peine des hommes ; Il aime la vie ("la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant") ; Il nous rejoint au plus profond de nos enfers et, s'il est mort, c'est pour nous donner la vie.

9) Dit-elle quelque chose ou que dit-elle de Dieu, de l'homme et de leurs relations ?

Dieu semble à la fois muet et souffrant devant la folie des hommes. L'échelle symbolise la rencontre possible entre les hommes et le Christ, mais elle brûle. Un homme essaye de sauver cette rencontre possible. Dieu reste silencieux devant la souffrance des hommes, mais il est aussi présent dans le Christ qui souffre avec nous, avant nous, pour nous. Dieu est donc à la fois présent et silencieux : compatissant et respectueux de notre liberté face au mal.

10) Quels liens peut-on établir avec l'actualité?

Les Sept Dernières Paroles du Christ en croix¹

Textes de Michel Serres, lus par l'auteur
Sur une musique de J. Haydn, par l'ensemble Ysaÿe

I. Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.

Paroles des hommes : Aussi loin que nous remontions en nos souvenirs personnels ou par la mémoire de l'histoire, nous étonne la répétition monotone de nos fautes de violence: nous faisons la guerre, nous versons le sang, blessons des innocents, des hiérarchies vaines, des cruautés physiques, des humiliations sexuelles ou affectives, jouissons tous les jours du spectacle de la mort, saccageons la face de la terre, méprisons la connaissance et la beauté... nous devrions au moins avoir appris depuis notre origine ce que nous faisons. Comment pouvons-nous encore ignorer ce péché originel inscrit au plus noir de nos âmes et continûment dans notre histoire: cette pulsion meurtrière? Seul un Dieu d'une miséricorde infinie pourrait nous pardonner la série infinie de ces actes infâmes et d'inconscience où nous restons de ne cesser d'y revenir.

Paroles du Christ qui demande à Dieu qu'il efface les fautes monotones des hommes : Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.

II. Aujourd'hui, tu seras avec moi au Paradis.

Paroles des hommes : nous voulons réussir notre vie. De la paille d'une étable qui vit sa naissance chez les animaux, d'une vie errante sans domicile fixe ni table, jusqu'au supplice final réservé aux misérables, Jésus-Christ donne l'exemple d'une vie ratée; voilà le premier Dieu qui accepte de mener une existence minuscule, sans maîtrise ni domination, parmi des hommes de rien, jusqu'à l'échec mortel. De cet oubli de la puissance et de la gloire, de ce naufrage social, d'une telle sortie de l'histoire, d'une telle fragilité naturelle jaillit une résurrection surnaturelle.

Son voisin de peine, le larron, donne, lui, l'exemple qu'une vie, plus ratée encore, peut, aussi et soudain, par une grâce d'extrême minute, réussir. Cette espérance fait vivre : un seul mot peut nous sauver. Un seul mot peut nous ressusciter.

Le mot de qui? Écoutons maintenant la parole des amants : dans mes bras, aujourd'hui, tu seras au Paradis.

Paroles du Christ qui chante l'espérance des misérables et enchante les amants : aujourd'hui, tu seras avec moi au Paradis.

III. Femme, voici ton fils; fils, voilà ta mère.

Paroles des hommes : Nous naissons tous enfants d'un ventre vivant; les lois exigent ensuite que nos parents nous reconnaissent, nous naissons alors à la légalité; celle-là permet, en outre et parfois, l'adoption. Nous pouvons voir le jour par trois fois : fille ou fils naturel, légitime, adoptif.

¹ 1 MICHEL SERRES, textes et récits, *Les Sept Dernières Paroles du Christ en croix*, sur une musique de J. HAYDN par le QUATUOR YSAÏE, Edité par Ysaÿe record, 2006

Or, dans la Sainte Famille, s'effacent les deux premiers liens, celui de la vie, celui de la loi. Voici Joseph, père adoptif; voici Jésus, fils adoptif; voilà Marie réputée vierge afin de minimiser, dans la chair, la généalogie de nature et de sang.

Lui-même sans fils ni fille, Jésus-Christ s'écarte de toute généalogie de sang et de nature ; mourant comme un hors-la-loi, il ne transmet pas non plus de loi civile ni privée; mais cette dernière parole dit la Bonne Nouvelle. Laquelle? Voici: à compter de son annonce, il y aura filiation ou parenté quand le père et la mère adopteront le fils ou la fille, quand la fille ou le fils adopteront père et mère, c'est-à-dire s'ils se choisissent les uns les autres par amour et dilection.

À partir de la naissance de Jésus comme fils adoptif, à partir de sa mort où il désigne après lui un fils adoptif et une mère adoptive, vierge, une seconde fois, de cette nouvelle maternité, l'humanité, dissolvant les liens de sang, affaiblissant ceux de la loi, interrompant du même coup les généalogies antiques, ne descendra ni n'engendrera plus ni de la nature ni de la légalité, mais seulement par sa propre et bonne volonté, de choix et d'amour. Vous ne deviendrez père, mère, fille ou fils, qu'au moment où vous vous choisirez les uns les autres, où vous vous aimerez les uns les autres. L'ère moderne naquit quand le choix d'amour devint le lien humain élémentaire, celui de la parenté.

Paroles du Christ qui fonde les nouveaux liens entre les hommes : Femme, voit ton fils; fils, voilà ta mère.

IV. Eli, Eli, lama sabactani, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?

Paroles d'hommes : Mon amour, mon amour, pourquoi m'as-tu abandonné; ma mère, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ; mon enfant, pourquoi m'abandonner ; amis, proches ou lointains, collègues, coreligionnaires ... pourquoi m'abandonnez-vous encore?

Mais moi, qui hurle de solitude, ce soir, qui ai-je laissé derrière moi, sur la route déserte, hurlant sa douleur de solitude, oh! Qui ai-je abandonné? Pardon, ô mes amours, de vous avoir abandonnées.

Par la naissance, le sevrage, le départ le matin à l'école, l'amertume de l'adolescence, le début dans la vie, l'amour même quelquefois, le divorce, la maladie, la douleur, l'agonie et la mort...des abandons successifs, parfois inévitables et toujours déchirants, sculptent nos existences d'atroces souffrances. Depuis que nous sortîmes de la vulve de notre mère, sue d'angoisse notre chair d'éclipse et de dérélition.

Paroles du Christ : Additionnant les ruptures, les absences et les déchirures qui travaillèrent à jamais notre vie charnelle et affective, le Christ fait monter vers le Père lui-même la souffrance première, secrète et continue des hommes : l'abandon. Si toi aussi, mon Dieu, tu m'abandonnes, à qui confierais-je désormais mon espoir? Eli, Eli, lama sabactani, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?

V. J'ai soif.

Fille volontaire, Rebecca puisait l'eau d'un puits, au désert, comme tous les soirs, pour le repas et les bêtes, quand parut Isaac par l'intermédiaire de son serviteur, voyageur assoiffé ; fille dite belle, Rachel puisait de même à la margelle lorsque lui apparut Jacob aussi assoiffé ; tous deux burent au vase que leur tendirent les

femmes et se fiancèrent à celle qui ainsi versa de l'eau. Des générations plus tard, une Samaritaine reçut, de la même façon, le Fils de l'Homme à une semblable margelle d'un semblable puits. Jésus lui dit : nos ancêtres burent de cette eau et moururent ; je te verserai la boisson d'immortalité.

Paroles des hommes : J'ai soif, infiniment, d'eau, de savoir et d'amour; j'ai soif de vin, de beauté, d'aimer, d'être aimé ; même à l'article de mourir, j'aurai encore soif de vivre, de connaître et de rencontrer l'amour infiniment, j'ai soif d'immortalité.

Paroles du Christ qui incarne les désirs des hommes : j'ai soif.

VI. Tout est consommé.

Paroles des hommes : Au moment de mourir, nous nous demanderons : qu'avons-nous fait, en somme? Quand la vie, finie et enfin définie, se consume, cette somme révèle son sens.

Quelle signification émerge de cette consommation finale, ici, au Golgotha? S'y révèle cette vérité que les lois ont sacrifié un innocent. Or si cette victime d'une erreur judiciaire rachète, comme dit l'Écriture, les péchés du monde, alors nous ne pourrons plus condamner quiconque à mort, puisque tous les crimes et toutes les peines du monde et des hommes se trouvent désormais purgés. Vient donc de mourir le dernier condamné à mort de l'histoire. Par sa mort, le Christ abolit la peine de mort.

Tissée de violence, la vieille histoire est consommée ; le temps des sacrifices est terminé ; le temps de la mort s'achève. La mort est morte, il vient de la racheter.

Paroles du Christ qui transforme le destin mortel des hommes : Tout est consommé.

VII. Seigneur, je remets mon âme entre tes mains.

Paroles des hommes : Je rêve de vous laisser, quand je mourrai, un reste de mon âme, une voix, quelques lignes, du sens ténu, effaçable, léger, en somme du spirituel, vite évanouis en votre oubli comme une brume translucide. Ô bien-aimés disparus, à peine me souviendrai-je, au moment de disparaître, de votre dernier sourire derrière la buée de mes larmes.

Lorsqu'expire l'Incarné, il nous lègue, à l'inverse et pour toujours, corps et sang, sa part la plus dense, durable, charnelle et, comme nous, remet son âme immortelle aux mains du Père. Quand l'incarnation s'achève, où le corps vif se défait, chez nous tous, en molécules éparses ; ou il reste parmi nous et nous le consommons en mémoire immortelle de Lui.

Nous nous évaporons, il demeure.

Paroles du Christ qui résonne aux paroles des hommes : Seigneur, je remets mon âme entre tes mains.

Tremblement de terre

La terre servait autrefois aux enterrements ; elle recouvrait les morts, les cachait, les protégeait, les dissolvait, se fécondait des cadavres.

Celle où l'on croit enterrer le Seigneur devient une toute autre terre, car le tombeau, vide, ne contient plus rien. A peine une ombre en aube blanche.

Ci-gît désignait jadis un lieu, remarquable en effet parce que marqué d'un corps mort. Il n'y a plus de lieu, il n'y a plus de terre, parce qu'il n'y a plus de mort. Tremblante de la pierre qui roule devant la résurrection, la terre d'où tous les pécheurs condamnés ressuscitent change, se transforme, devient autre. Elle frémit de cette révolution, vibre devant la bonne nouvelle, devant l'annonce de la nouvelle histoire. A partir de ce jour, la nouvelle terre, vierge et mère, engendre une nouvelle ère où le temps, nouvellement orienté, tourne le dos à la mort. La mort ne gît plus devant notre temps, comme notre terme, mais elle fuit, vaincue, derrière nous.

Jadis mortifère, la terre frissonne d'immortalité.

Michel Serres

LES SEPT PAROLES DU CHRIST EN CROIX

Les dernières paroles de quelqu'un qui va mourir sont toujours poignantes. Les paroles prononcées par Jésus avant de mourir prennent une dimension particulière. Elles ne disent rien de morbide, elles témoignent de sa vie à travers la souffrance et l'épreuve de la passion.

Les sept paroles du Christ sont extraites des récits de la passion que nous proposent les quatre Evangélistes.

Ces paroles ont touché bon nombre de spirituels et des artistes que ce soient des peintres, des musiciens, des poètes ou des penseurs. Parmi eux, des musiciens comme Heinrich Schutz (1585- 1671), Joseph Haydn (1732- 1809) ont composé des œuvres sur les paroles du Christ en croix. Haydn a écrit deux pièces importantes, l'une sous forme d'oratorio (pièce de musique religieuse, proche de l'opéra, sur base d'un sujet religieux tiré de la Bible ou de la vie de Jésus) l'autre sous forme de quatuor (ensemble de musique de chambre composé de deux violons, un alto et un violoncelle).

L'oratorio a été commandé à Haydn pour les offices liturgiques de la semaine sainte. Il s'agissait de citer chacune des sept paroles et de les accompagner musicalement. Le quatuor procède de la même manière : chaque sonate exprime musicalement une des sept paroles.

Sept paroles...sept...Un chiffre symbolique, chiffre de la plénitude, de la perfection dans la Bible comme dans l'histoire humaine. On peut citer pêle-mêle les sept jours de la création, les sept merveilles du monde, les sept sacrements, les sept jours de la semaine, la Menorah, le chandelier à sept branches, les sept dons de l'Esprit, le nombre de couleurs de l'arc-en-ciel, etc...

Dans sa passion, le Christ, en sept paroles, est révélé dans la plénitude de son existence, passant de la souffrance et du doute à la confiance et l'espérance.

Nous n'avons pas souvent l'habitude dans nos classes de parler de la passion et de la mort du Christ. Nous préférons évoquer Pâques et la résurrection. Cependant les deux sont liés, mort et vie tiennent l'une à l'autre. Comme les deux faces d'une feuille de papier, la mort de Jésus est inséparable de sa résurrection.

I. Propositions de découvertes autour des Sept Paroles du Christ

Je vous propose une démarche autour de ces sept paroles du Christ en croix, qu'elle se réalise (déroule) dans le cadre d'une séquence de cours ou d'une animation de la semaine sainte.

Les Sept Paroles :

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Lc 23, 34

« En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. » Lc 23, 43

« Femme, voici ton fils. Fils, voilà ta mère. » Jn 19, 26-27

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné. » Mt 27, 46 ; Mc 15, 34

« J'ai soif. » Jn 19, 28

« Tout est achevé. » Jn 19, 30

« Père, je remets mon âme entre tes mains. » Lc 23, 46

1. Premier temps

Demander aux élèves de chercher individuellement dans les quatre évangiles les sept paroles du Christ. Les recueillir et les noter.

Solliciter ensuite les élèves à commenter personnellement, en quelques lignes, chacune des paroles. Leur donner quelques pistes : dans ces paroles, qu'est-ce qui fait sens pour eux ? Quelles paroles ont pour eux une signification ? Lesquelles pourraient-ils prononcer ? Pendant cet exercice, vous pouvez mettre un peu de musique, pourquoi pas un passage du quatuor de Haydn.

Les inviter éventuellement à se regrouper par 3 ou 4 pour qu'ils se disent l'un à l'autre leur production.

Reprendre les textes (anonymes) des élèves et en constituer une synthèse à leur remettre.

2. Deuxième temps

Faire chercher une œuvre d'art (figurative, imagée, symbolique ou abstraite, ancienne ou contemporaine), une photo... pour chaque parole (ou pour une seule parole) puis, individuellement ou dans un partage en groupe, produire une affiche.

OU

Donner aux élèves des commentaires d'écrivains, un texte de chanson, une œuvre d'art. Les lire, les écouter ou les regarder. (Vous en trouverez ci-après.)

Pour chaque parole, noter une phrase, une idée, une image qui touche particulièrement.

Revenir au texte personnel de départ pour faire le point sur le travail poursuivi.

J'ai été particulièrement marquée par le commentaire de Michel Serres¹. Partant de la parole du Christ, il rebondit sur l'homme et sa parole, la parole des hommes qui s'approprient la parole du Christ.

L'être humain est amené bien souvent à demander pardon pour ses fautes de violence mais, en même temps, il aspire à conduire l'autre au paradis de l'amour.

L'homme est toujours fils d'une mère, cependant, combien de fois dans son existence, dans les moments de solitude, de souffrance et d'extrême dérégulation, ne se sent-il pas abandonné et ne crie-t-il pas, comme Jésus, « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Sa vie se définit comme une intense soif, une immense faim d'amour et, le soir de sa vie venu, il se demande s'il a bien tout accompli pour partir dans la confiance.

II. **Documents : quelques illustrations et commentaires**

1. Parole du Christ : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » Lc 23,34

Comme illustration, je pense à la « Crucifixion blanche » de Marc Chagall avec les scènes de violence peintes dans ce tableau, à la prière que Jésus adresse à son Père : offrir son pardon à l'humanité.

¹ MICHEL SERRES, voir bibliographie



2. *Parole du Christ* : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis » Lc 23,43

Commentaire de Michel Serres :

Parole d'hommes : « Nous voulons réussir notre vie. De la paille d'une étable qui vit sa naissance chez les animaux, d'une vie errante sans domicile fixe ni table, jusqu'au supplice final réservé aux misérables, Jésus-Christ donne l'exemple d'une vie ratée ; voilà le premier Dieu qui accepte de mener une existence minuscule, sans maîtrise ni domination, parmi les hommes de rien, jusqu'à l'échec mortel. De cet oubli de la puissance et de la gloire, ce naufrage social, d'une telle sortie de l'histoire, d'une telle fragilité naturelle surgit une résurrection surnaturelle.

Son voisin de peine, le larron, donne, lui, l'exemple qu'une vie, plus ratée encore, peut, aussi et soudain, par une grâce d'extrême minute, réussir. Cette espérance fait vivre : un seul mot peut nous sauver. Un seul mot peut nous ressusciter.

Le mot de qui ? Écoutons maintenant la parole des amants : dans mes bras, aujourd'hui, tu seras au Paradis.

*Parole du Christ qui chante l'espérance des misérables et enchante les amants :
aujourd'hui, tu seras avec moi au Paradis »*

3. *Parole du Christ : « Femme, voici ton Fils. Fils, voilà ta mère » Jn 19, 26-27*

Commentaire de Francine Carillo² :

Près de la croix
La mère et l'ami

De quoi retisser
Une communauté

Par-dessus
L'abandon et la trahison

Voici ton fils,
Voici ta mère

Ils sont maintenant
l'un pour l'autre
à travers les jours
et pour toujours

un visage donné
un être singulier

à sauver
de l'indifférence
et de la solitude

à revêtir
d'espérance
et de sollicitude

Dans ce don d'où
personne n'est exclu
nous sommes donnés
les uns aux autres

reliés en descendant
du Plus-que-vivant

Cette famille
Nous désapprend
Les frontières

En nous dévoilant
Une toute autre
grammaire :

un Père porte
entre ses bras
la terre entière

4. *Parole du Christ : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » Mt 27,
46 ; Mc 15, 34*

² Francine Carillo, *Le plus-que-vivant*, Labor et Fides, p.105-106

Commentaires : Parole d'hommes

Cher Dieu,
M'entends-tu ?
Pourquoi ne nous aides-tu pas ?
Cher Dieu, tu nous laisses seul,
Et la terre entière pleure.
Cher Dieu,
Où es-tu ?
Pourquoi ne nous regardes-tu pas ?
Cher Dieu,
Dis-moi ce qui va arriver
Si tous les espoirs meurent.

Le jour où Dieu m'a abandonné ou plutôt
Le jour où j'ai tourné le dos à Dieu, c'est
Le jour où il a enlevé la vie de ma grand-mère.
Ai-je fait quelque chose de mal ? Je n'en sais rien.
Mais toi, Dieu, tu ne m'aides en rien.
J'essaye de prier et je n'y parviens pas.
Mais toi, Dieu, tu ne m'aides en rien.
Je ne te demande pas la lune, juste un signe de ta
part.

Lisa et Faren, élèves de rhéto.

5. Parole du Christ : « J'ai soif » Jn 19,28

Commentaire : Paroles d'hommes³

J'ai soif !

J'ai soif de cet amour qui semble durer toujours
J'ai soif de l'affection, j'ai soif de l'amitié envolée, aussitôt trouvée
J'ai soif de tendresse, du vent de ses caresses, de l'arc-en-ciel après la pluie
Du soleil après la nuit.
J'ai soif de connaître, de savoir, d'apprendre
D'écrire de lire, de comprendre
J'ai soif d'acquérir mon autonomie, d'agir en toute liberté d'esprit
J'ai soif de fleurs, de verdure
Du parfum de la nature
De ce feu dans la cheminée
De sa chaleur pour me réchauffer...

³ Texte trouvé sur internet

6. Parole du Christ : « Tout est achevé » Jn 19,30

Commentaire de Timothy Radcliffe⁴ : Parole des hommes ...

« C'est achevé. » Le cri de Jésus ne signifie pas seulement que c'est fini et qu'il va mourir. C'est un cri de triomphe. Cela signifie « c'est accompli. Ce qu'il dit, littéralement, c'est « c'est parfait ». [...] Sur la croix, nous voyons la perfection de l'amour.

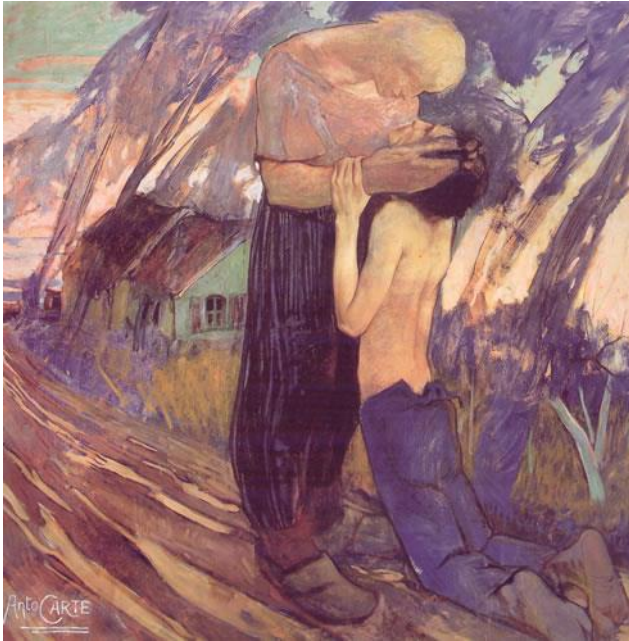
J'espère que nous avons tous rêvé du parfait amour, l'amour éperdu et accompli. [...] Mais on découvre vite que l'amour n'est pas parfait. [...] La perfection de l'amour, c'est quand nous acceptons le don que nous fait l'autre tel qu'il est ou elle est. Il n'est peut-être pas exactement celui que nous rêvions. Nous rêvions de vin d'un grand cru, et nous n'avons que de la « piquette, du « vinaigre ». Mais si nous sommes capables d'accepter ce don avec reconnaissance, alors notre amour est sur le chemin de la perfection. »

7. Parole du Christ : « Père, je remets mon âme entre tes mains. » Lc 23,46

Des gestes qui parlent ...



⁴ Timothy Radcliffe, Les sept dernières paroles du Christ, Paris, Cerf, 2004, p. 73-75



Anto Carte

Françoise Allard

Sources :

Joseph Haydn, Les Sept Dernières Paroles du Christ en Croix, Quatuor 71, par le Quatuor Ysaÿe, Paroles de Michel Serres, Photographie de Gérard Rondeau.

Timoty Radcliffe, Les Sept Dernières Paroles du Christ, Paris, Cerf, 2004.

Le commentaire de André Comte-Sponville intitulé « La grandeur de l'amour » est tiré du Hors-série de Philosophie Magazine de novembre-décembre 2009

www.theolarge.fr/spip.php?article113

www.arts-cultures.ccf.fr/artists/chmakoff/mchma30.htm

Des livres pour vos vacances.

Essais

Maurice BELLET, Notre foi en l'humain, Bayard, 2014.

François BOESPFLUG, Religions et caricatures. Les défis de la représentation, Bayard, 2016.

François CHENG, De l'âme, Albin Michel, 2016.

Dominique COLLIN, Le christianisme n'existe pas encore, Salvator, 2018.

L. FERRY, A. FINKIELKRAUT, R. GIRARD, F. HADJADJ, L. JERPHAGNON, Regards sur notre temps, Mame,

André FOSSION et al. Dire Saint Jean. Analyses, écritures, peintures, Lumen Vitae, 2018

Sylvie GERMAIN, Le Vent reprend ses tours, Albin Michel, 2019

Joseph MOINGT, L'évangile de la résurrection, Bayard, 2018.

Joseph MOINGT, L'esprit du christianisme, Temps Présent, 2018.

Marion MULLER-COLARD, L'Autre Dieu, Labor et Fides, 2014.

Marion MULLER-COLARD, Eclats d'Évangile, Bayard, 2017.

Marion MULLER- COLARD, L'éternité, ainsi de suite, Bayard, 2019.

Nicolas SENEVE, Les mots du pape, Bayard, 2016.

Romans, policiers

Jeanne BENAMEUR, Profanes, Babel,

Laurent BINET, La septième fonction du langage, L.P.

Sorj CHALANDON, Le jour d'avant, L.P.

Philippe CLAUDEL, L'archipel du Chien, L.P.

Philippe CLAUDEL, Le rapport Brodeck, L.P. (Editions pédagogiques)

Peter DEMPF, Le mystère Jérôme Bosch, Pocket, 2017.

Philippe GRIMBERT, Un secret, L.P. (Editions pédagogiques)

Mahir GUVEN, Grand frère, L.P.

Victor HUGO, Le dernier jour d'un condamné, L.P. (Editions pédagogiques)

Valentin MUSSO, Une vraie famille, L.P.

Id., La femme à droite de la photo, L.P.

Irvin YALOM, Le problème Spinoza, L.P.

Id. En plein cœur de la nuit, L.P.